

Jaurès et la vie future

Les débats actuels sur l'écologie, le développement durable, l'avenir de la planète amènent à se demander ce que pensaient de ce sujet Jaurès lui-même, ainsi que les divers penseurs et militants du socialisme au temps précisément où la France s'industrialisait et s'urbanisait, voici plus d'un siècle.

En fait, il ne faut nullement les imaginer éblouis par les perspectives de croissance ou d'essor économique et aveugles à des préoccupations qui ne seraient apparues que récemment. Bien sûr, la priorité, pour Jaurès et les autres, est de se battre pour des mesures de justice sociale, pour une République laïque et démocratique et de préparer une société fondée sur la propriété sociale des moyens de production. Mais le combat pour la sauvegarde des paysages, des sites, l'avenir des campagnes comme des villes ou des villages fait partie de l'immense chantier des actions et des luttes à mener. Ainsi, la défense des forêts contre leur exploitation abusive et destructrice par des grands propriétaires préoccupés de leurs seuls intérêts matériels à court terme justifie des interventions orales ou écrites de Jaurès, comme d'ailleurs de Vaillant ou de Sembat. Faut-il prendre des mesures contraignantes à l'égard des propriétaires ? Aller jusqu'aux nationalisations ? Les socialistes en discutent, en France comme dans le reste de l'Europe.

La condition animale ne leur reste pas non plus étrangère. L'ancien communard Benoît Malon, qui fut berger dans sa jeunesse et dirigeait la *Revue socialiste*, demandait à la suite de Michelet que l'animal soit admis dans la Cité » et il se préoccupait du comportement humain à l'égard des plantes. Jaurès l'approuvait. Il avait le sens et le goût de la « sympathie cosmique » pour le monde. Il aimait se promener dans la campagne, mais aussi bien en ville, curieux de la modernité, mais préoccupé aussi de tout ce qui pouvait enlaidir ou rendre plus difficile la vie. Il faut lire ses commentaires sur les « banlieues tristes et voraces qui appellent et absorbent les êtres et les choses » lorsqu'il commente *Les campagnes hallucinées* ou *Les villes tentaculaires* d'Émile Verhaeren.

Jaurès reste un politique. Eh bien justement, il encourage son journal, *L'Humanité*, à s'intéresser à de nouveaux sujets, à couvrir l'actualité scientifique, à publier de grands reportages sur la pollution de l'air dans le métropolitain à Paris, sur l'hygiène et les maladies professionnelles dans les usines, mais aussi à l'armée, dans les établissements scolaires. Il souhaite aussi que le parti socialiste se donne une réflexion plus solide sur les politiques urbaines et s'appuie sur les travaux de jeunes chercheurs (les *Cahiers du socialiste* par

exemple). Il encourage élus et militants à développer les échanges et voyages d'études en Europe pour confronter les expériences. Il ne s'agit pas seulement de réaliser (logements, espaces verts ou installations sportives et culturelles, etc.) mais aussi de réfléchir à un modèle de société. À lire Jaurès, mais aussi Vaillant, Lafargue, Mauss et Andler notamment sur ces sujets, on se convainc bien vite que « le sentiment social nouveau » qui doit animer le socialisme s'appuie alors beaucoup plus sur une demande de vérité et de sobriété que sur une frénésie de croissance incontrôlée.

Gilles Candar

auteur de *Jaurès et la vie future*,

Paris, Fondation Jean-Jaurès/éditions de l'Aube, 2021, 70 p., 10 €